

Les silences d'Elizabeth von Arnim dans «son jardin allemand» (1905-1906)

ANNE-MARIE BRENOT

UNIVERSITÉ DE VERSAILLES SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

Dans le silence et la solitude, on n'entend plus que l'essentiel.
Dominique Belguise, *Échos du Silence*.

Rien ne prédisposait la comtesse Elizabeth von Arnim à faire l'expérience du silence et mieux encore à l'apprécier et à le cultiver. Lettrée et mondaine, Elizabeth, originaire d'Australie et de nationalité anglaise, avait épousé le comte von Arnim, un industriel prussien qui possédait un vaste domaine à Nassenheide en Prusse orientale. Elizabeth découvrit les terres et le château à l'occasion d'une visite inopinée où elle fut subjuguée par la lumière et le charme de la vieille demeure. Elle décida de quitter son luxueux appartement en ville pour s'installer en Poméranie en compagnie de ses domestiques, de ses trois filles, « les bébés d'avril, de mai et de juin » et de son époux, « l'Homme de Colère ». De ce séjour, la comtesse a laissé un journal intime qui débute le 7 mai 1905 et se termine le 18 avril 1906 où elle a consigné son amour du jardin et sa quête de silence. Traduit en français par François Dupuigrenet-Desroussilles en 2000, l'ouvrage a connu un vif succès. Ce faisant, le public s'est approprié l'œuvre qui fait actuellement l'objet de travaux littéraires et d'émissions culturelles.

1 Nassenheide ou la retraite au jardin

« 7 mai : Que j'aime le jardin où j'écris ces lignes par une belle fin d'après-midi ! » (von Arnim, 2000 : 23), c'est par cette phrase que débutent les confidences d'Elizabeth donnant la tonalité d'un journal qui se fait l'écho d'une expérience inattendue chez cette femme mondaine. La demeure que tous appellent le *schloss* est en réalité une longue bâtisse basse dotée de deux ailes. Lorsque Elizabeth la découvre, la demeure, longtemps abandonnée est le royaume des herbes folles et des serpents qui ont pris possession des murs :

[...] nul ne pénétrait dans la maison déserte à l'exception des serpents qui, durant ces années silencieuses, avaient pris l'habitude de grimper le long du mur du midi dès que la vieille gardienne ouvrait la fenêtre. La paix, le bonheur, une vie raisonnable, tout cela était possible déjà, et cependant jamais l'idée de vivre ici ne m'avait traversé l'esprit. (id. : 28)

En un instant, sa décision est prise, elle s'installera à Nassenheide. Quelques semaines plus tard, elle arrivait avec armes et bagages, escortée des bébés d'avril, de mai et de juin et d'une nuée de domestiques. Alors s'anime la vieille demeure qui reprend vie. Dans la longue bâtisse s'affairent désormais cuisinières, majordomes, gouvernantes et répétiteurs. Elizabeth n'en a cure car son domaine se borne au jardin qu'elle appelle son jardin allemand :

7 mai : tout ceux qui m'entourent sont persuadés que je suis, pour le moins, une excentrique, car le bruit s'est vite répandu que je passe mes journées à lire dans le jardin sans jamais coudre ni faire la cuisine. (id. : 26)

A vrai dire et en dépit de la floraison de pensées, de tulipes et des massifs de roses, il s'agit plutôt d'un parc à l'allure sylvestre ponctuée d'une prairie de graminées que d'un jardin au sens classique du terme. Avec la franchise qui la caractérise elle écrit :

« ce jardin, on dirait une jungle » (id. : 24) et d'ajouter :

Mon jardin est entouré de champs de blé et de prés lesquels s'étendent à l'infini, une inexorable succession de landes sablonneuses et de forêts de pins. Ces forêts sont si belles dans l'immensité hautaine et rose de leurs cimes, très loin au-dessus du gris-vert mousseux des ramures et du vert éclatant des buissons de myrtilles ! [...] Les landes aussi sont belles dans leur nudité. [...] C'est au milieu de cette prairie que se trouve l'oasis de cerisiers et de verdure où je passe mes journées heureuses, et, au milieu de la maison de pierres grises couronnée de pignons où je dois à regret passer mes nuits. (id. : 25)

Le changement de vie qui allait faire de la comtesse von Arnim, une femme vivant recluse dans son domaine de Poméranie, fuyant les cercles mondains qu'elle avait auparavant recherchés et cultivant le silence, mérite que le lecteur s'interroge sur la nature de cette conversion.

2 La métamorphose d'Elizabeth

Le jardin de Nassenheide, le centre d'une vie silencieuse, opéra une transformation dans la vie d'Elizabeth. Citadine et mondaine, écrivain à ses heures, elle n'avait jamais songé à venir s'établir à la campagne et encore moins à créer un jardin. Comme toutes les femmes de son époque et de son milieu, elle avait longtemps sacrifié à l'engouement des bains de mer. Mais venue à Nassenheide pour inaugurer une école, elle tombe sous le charme d'une odeur de terre qui la transporte vers les temps heureux de son enfance. Cette expérience improbable constitua un choc émotionnel, mieux encore une illumination qui la révéla à elle-même :

7 mai : chaque année pendant des semaines je pratiquai les rites affreux du bord de mer jusqu'à ce que l'an dernier, au début du printemps, je vins inaugurer l'école du village. Je ne sais qu'elle odeur, alors de terre humide ou de pourrissement de feuilles, me remit soudain en mémoire les jours de bonheur passés dans un jardin

durant l'enfance. Pourrai-je jamais oublier cette journée ? C'est alors que je commençai à vivre, que je devins adulte enfin, et que je poussai les portes de mon royaume. (id. : 29)

C'est une métamorphose que le jardin pour l'heure abandonné et faiblement éclairé par le ciel gris du mois de mars opère chez Elizabeth. L'odeur de la terre si puissamment enfouie dans les méandres de sa mémoire ressurgit balayant le souvenir des plaisirs mondains. La remontée des forces de la terre, de ses parfums, de ses vibrations et de ses cycles s'impose à elle comme une évidence. Le silence du jardin lui parle au cœur et, en un instant, fait basculer sa vie :

7 mai : comme un lourd manteau tombant de mes épaules, mes cinq années perdues cessèrent soudain de me peser. Le monde était à nouveau plein d'espoir. Je m'abandonnai à la nature, et à ce bonheur qui ne m'a plus quittée depuis lors. (ibid.)

Transformée, elle passera sous l'œil médusé et réprobateur des domestiques, quarante jours enchantés à manger de la salade et à boire du thé recluse dans le silence de son jardin allemand :

7 mai : combien de fois, n'ai-je pas songé avec nostalgie à mes quarante journées de salade, et à la joie que j'éprouvai d'être aussi complètement seule ! (id. : 32)

Détenteur d'une herméneutique, le jardin est pour Elizabeth consubstantiel au silence. Là plus qu'ailleurs se fait entendre le silence habité de l'âme. Par là, il intime l'ordre de faire le silence en soi. C'est la jouissance du silence qui explique l'installation d'Elizabeth à Nassenheide.

3 Les silences d'Elizabeth dans « son jardin allemand »

Si l'on en croit Marc de Smedt (Smedt, 1972 : 11), le mot silence serait apparu dans la langue française en 1190. Il vient du latin

silentium et du verbe *silere* qui signifie : « se taire ». Le mot qui a pour particularité d'être dans la langue française, le seul substantif masculin se terminant par *ence*, renvoie au mutisme. Par définition, une personne silencieuse se tait. Il reste comme le souligne Marc de Smedt que le silence recouvre une palette très riche d'émotions et d'états psychologiques qui vont de la souffrance (souffrir en silence) à l'amour (aimer en ...). Ces états de silence appellent des lieux privilégiés : cloîtres, monastères, lieux sacrés, forêts, sources et clairières sont de ceux là. Elizabeth y ajoute le jardin et en particulier le sien baigné de la lumière de Poméranie :

3 juin : [...] moi dont le plus grand plaisir est de prendre un volume de poésie et de m'installer au milieu des boutons d'or. Alors, assise sur une malle d'osier, près d'un petit ruisseau, il me semble que rien n'existe plus au monde que le vert des prairies, la paix des étangs, et le bruit du vent à travers les champs. (von Arnim, 2000 : 59)

Comme toujours, le silence est hétérogène et qualitatif. Il est un florilège de formes, de senteurs et de couleurs. Y-a-t-il une grammaire ou un alphabet des silences ? Pour Elizabeth, le silence se décline différemment selon les saisons et les jours car le temps était au cœur d'un calendrier et d'un semainier qui lui étaient personnels. Au printemps jusqu'en été, le silence se fait contemplation, habité qu'il est par l'explosion des couleurs des tulipes, des azalées, des roses thé et des massifs imaginés par Elizabeth. Au printemps, la maîtresse des lieux qui a une passion pour les tulipes impose leur prédominance dans la véranda et les abords de sa demeure. Le printemps se décline en rose, blanc et jaune :

10 novembre : les jardinières de printemps, pour l'escalier de la véranda, ont été remplies de tulipes roses, blanches et jaunes. J'ai une passion pour les tulipes, plus que pour aucune autre fleur de printemps. (id. : 77)

Puis la saison avançant, les azalées remplacent les tulipes mais la

sécheresse compromet bien des plantations aussi faut-il se contenter des plantes qui résistent :

3 juin : aujourd'hui il n'existe dans ce jardin aucune autre fleur que les roquettes, les pensées dans les parterres de roses, et deux types d'azalées —des *mollis* et des *pontica*. Les azalées ont été magnifiques et le sont encore. Je les ai plantées ce printemps, et elles ont commencé presque aussitôt à fleurir, au point que le coin de jardin où elles se trouvent semble plein de couchers de soleil emprisonnés là pour l'éternité. (id. : 62)

En septembre, les teintes se font plus douces sans que le charme soit pour autant rompu :

15 septembre : voici venu le temps des journées calmes, du lierre rougeoyant et des mûres gorgées de jus ; des douces après-midis passées dans le jardin en pleine floraison ; du thé pris sous les acacias et non plus à l'ombre des grands hêtres. (id. : 71)

Lié à l'émerveillement des couleurs, aux contrastes d'ombre et de lumière, le silence chez Elizabeth ouvre sur une vision esthétique dont la beauté lui fait, dit-elle, toucher l'éternité. Les silences d'été au jardin de Nassenheide parlent à l'aquarelliste le langage des couleurs en lui ouvrant une palette chromatique dont la richesse des rouges, des orangers, des roses la comblent. Cependant l'été est court en Poméranie et l'hiver se hâte dès octobre, de bouleverser la vie des habitants de Nassenheide. Pour autant le jardin voit son pouvoir de silence renforcé par la couverture ouatée de neige qui le recouvre pour de longs mois. Voici venu le temps béni du silence d'hiver. Elizabeth ne s'y trompait pas et célébrait à sa manière le triomphe du silence givré :

7 mai : [...] l'hiver dernier, il m'est arrivé de danser de joie dans mon jardin couvert de givre, sans souci de mon âge ni de mes enfants (mais je l'ai fait à l'abri d'un buisson, par égard pour les convenances. (id. : 24)

Neige et givre assourdissent les bruits de la vie quotidienne mais en révèlent d'autres : le sifflement du vent dans la forêt, les battements incisifs des ailes des oiseaux, le cri des hiboux ou le crissement des pas dans les allées du jardin. Le silence absolu existait-il ? On peut en douter et penser que tout silence est fait d'autres bruits qui sollicitent une écoute plus fine que celle que nous prêtons d'ordinaire. Pourtant Elizabeth affirme qu'elle a fait lors d'une excursion dans le Nord, l'expérience du silence absolu. L'appel de ce silence est à ce point fort que tous les ans et malgré le froid rigoureux qui sévit dans la région, Elizabeth fait atteler le traîneau et emmène gouvernantes, amies et enfants sur les rives de la Baltique :

28 janvier : hier pour changer, nous sommes allées pique-niquer au bord de la Baltique gelée. J'ai un faible marqué pour les pique-niques, surtout en hiver [...] L'endroit est splendide, en lisière d'une forêt qui s'étend à l'infini au bord de la mer. On la traverse sur une profondeur de plusieurs miles avant de déboucher, au sortir d'une avenue voûtée d'arbres colossaux, sur la mer luisante piquetée par les voiles des barques de pêche qui paraissent orangées sous le soleil. Chaque fois que je m'y suis rendue **le silence était si profond** que je pouvais entendre les battements de mon cœur. En été on n'entend que le vrombissement des insectes et, par moments, le cri d'un geai solitaire, mais en hiver l'endroit semble figé dans **un silence de mort**. (id. : 155-156)

Elle ajoute, peu après :

L'eau était gelée jusque fort loin dans la mer, après quoi une épaisse ligne bleue ouvrait un espace libre où l'on apercevait des voiles immobiles ; à nos pieds s'étendait une étroite bande de sable jaune pâle ; nous avions l'impression d'être au cœur d'un monde **couleur diamant**. **L'immobilité** d'un dimanche éternel semble s'être imposée à tout le paysage comme une bénédiction. (id. : 158)

Comme l'on voit, Elizabeth fait du silence une donnée qualitative à la fois chromatique et temporelle. Doré, orange, rouge

ou couleur diamant, le silence prend les couleurs des saisons et de la vie. À ce calendrier des silences, s'ajoute un semainier marqué par l'importance du repos du dimanche. Le dimanche luthérien qui étend sa paix dominicale sur la campagne alentour figure comme jour de prédilection pour les retraites silencieuses d'Elizabeth :

11 juillet : aujourd'hui, c'est dimanche, et le jardin est si tranquille qu'à contempler, cet après-midi, les ombres qui s'allongent paresseusement sur l'herbe, à entendre les corneilles se quereller au sommet des arbres, je m'attends presque à entendre les cloches d'une église d'Angleterre appeler au culte [...] Si je n'avais mon jardin, les dimanches allemands me paraîtraient beaucoup plus redoutables. Grâce à lui, ce sont au contraire des jours de profonde paix que nul ne vient troubler par des bruits de râteau ou de balai : rien que mes chères fleurs et le murmure des arbres. (id. : 65)

Ainsi pour Elizabeth, le silence se cultive à l'extérieur. Faire le silence en soi pour se fondre dans le silence du jardin et communier avec lui, tel est le souhait qui l'habite au fil des saisons. Pour autant, elle ne parvient pas toujours à interdire sa porte aux visiteurs importuns :

3 juin : parfois des visiteurs viennent de fort loin rompre ma solitude, mais seulement pour me faire mieux comprendre à quels point les êtres humains vivent absolument seuls, et très loin de ceux qui devraient être proches. En les entendant parler, [...] je me prends à songer à l'espace infini qui sépare notre âme de celle de nos voisins de table. (id. : 59)

Tout se passe comme si le silence permettait de recadrer les êtres et les choses à leurs véritables places. Loin des conventions et des codes mondains, la pratique du silence ouvre sur une école de liberté : liberté de la rêverie qui vagabonde et fait l'école buissonnière, liberté enfin de juger un monde maintenu à distance. Le solitaire, libéré des contraintes de son milieu est rendu à lui-même, il se sent libre. C'est le cas d'Elizabeth qui aspire à ne parler

qu'à bon escient et se gausse des conversations de ses visiteurs dont les propos oiseux ou tout simplement convenus lui sont insupportables. Sans pitié, elle énumère la série de lieux communs que tous se plaisent à dévider, les sujets de prédilection étant les enfants et le jeu des ressemblances :

3 juin : presque inmanquablement ils décident que mon joli bébé de mai est le portrait de son père tout craché et que les deux autres plus ordinaires sont bien à mon image. Ce verdict attendu et cent fois répété ne manque jamais de me désespérer comme au premier jour [et d'ajouter] Chaque instant qui passe accroît ma stupeur et mon mutisme. (ibid.)

Face aux importuns, le mutisme d'Elizabeth est une condamnation. Il y a donc silence et silence comme il y a bruit et bruit. Les silences au jardin appartiennent au registre du repos, de la paix, du bonheur et mieux encore de la jouissance et de l'émerveillement. En contrepoint, existe le silence nocturne celui qui s'abat sur la vieille demeure à la tombée de la nuit. Silence inquiétant qui se nourrit des rumeurs de fantômes hantant le château de Nassenheide. Une cuisinière épouvantée démissionnera, une invitée se sentira inquiète et Elizabeth se munira pour la nuit d'une clochette afin d'alerter en cas de besoin. Toutefois, n'étant ni peureuse ni superstitieuse, elle ne croit guère à ces balivernes.

La vie à Nassenheide s'écoule ainsi au rythme des saisons faisant alterner les séquences de silence et les moments de sociabilité, de conversations et d'activités au domaine. Silences et bruits se succèdent mais restent indissociablement liés car les uns et les autres ne sont pleinement intelligibles que par leurs contraires. Le silence n'est silence que par opposition aux bruits et la solitude n'est solitude que par opposition avec le commerce de nos semblables. Aussi dans la vie de Nassenheide, la solitude et la retraite d'Elizabeth sont-elles relatives. La présence intempestive de visiteurs, l'activité fébrile du jardinier ainsi que les jeux des enfants trouent le calme du jardin de bruits, de conversations et de rires.

4 La solitude suspecte

Dans sa quête bienheureuse de silence, Elizabeth fuit l'enfermement de la vieille demeure, seule la bibliothèque si paisible les après-midis d'été trouve grâce à ses yeux. La jouissance du silence est dans le jardin car elle implique une contemplation de la nature, exige l'air vif, requiert la lumière du ciel et l'odeur tiède de la terre au printemps. Pour tout dire, les silences d'Elizabeth sont diurnes, lumineux et colorés. Avec eux viennent le bonheur d'être au jardin. Pour Elizabeth, le silence est un mode d'accès à une dimension supérieure qui est de l'ordre de l'esthétisme. C'est également une intensité de bien-être qu'elle savoure en tout égoïsme. Les richesses du silence n'étant pas accessibles à tous, les solitaires sont souvent amenés à se justifier devant leurs semblables. Elizabeth n'échappe pas aux critiques. Elle qui occupait une position en vue dans le monde se trouve la cible des commentaires de salon. Comment justifier un pareil changement de vie alors qu'elle a été une femme mondaine et adulée ? Elizabeth se heurte à une curiosité de mauvais aloi qui vire la plupart du temps à l'incompréhension :

16 mai : il y a quelques jours, lors d'un dîner dans la ville la plus proche d'ici (il nous fallut toute une après-midi pour nous y rendre), toutes les femmes se montrèrent curieuses de savoir comment j'avais pu passer l'hiver loin de tout le monde, dans un domaine enfoui sous la neige pendant des semaines d'affilée. [...] Mais je suis parfaitement heureuse, commençai-je dès que je pus placer un mot. [...] Comment être heureuse quand on passe l'hiver entièrement seule ! ajouta la femme d'un officier de haut rang, qui n'avait pas l'habitude d'être contredite.

- Je le suis pourtant.
 - A votre âge ? Impossible.
 - Je le suis, je vous l'assure.
 - Votre mari doit absolument vous emmener en ville cet hiver.
 - Mais je ne veux pas aller en ville.
 - Et ne pas vous enterrer pendant vos plus belles années.
 - Mais je l'aime, cet enterrement.
 - Cette solitude est inconvenante.
 - Mais je ne suis pas solitaire.
 - Et ne peut mener à rien de bon.
- Elle s'irritait de plus en plus. Sa dernière remarque déclencha un

chœur de « certainement pas » et de nouveaux hochements de tête.
(id. : 51-52)

L'incompréhension est totale et malgré toutes ses dénégations, Elizabeth fait figure de femme soumise et menée par un mari « qui lui tient la bride courte » (ibid). En fait, la situation est toute autre. Si l'Homme de Colère comme l'appelle ironiquement Elizabeth, est autoritaire, elle ne lui cède en rien. Volontiers féministe et indépendante, elle manie à son aise égoïsme et impertinence et mène sa vie comme il lui sied. Au bout du compte, elle prend le parti de rire de ce qu'elle considère comme une mésaventure ridicule :

Je ne cessai d'en rire tout le long du chemin. Je riais encore lorsque la voiture, après avoir traversé le jardin et l'allée bordée de grands arbres, s'arrêta devant la vieille demeure si jolie. (id. : 53)

Elle demeure toutefois plus troublée qu'elle ne veut bien l'avouer puisqu'elle confessa quelques lignes plus loin :

Il me faut cependant avouer qu'il m'est arrivé de me sentir désemparée lorsqu'un important personnage qui me touche de près, ayant étudié à travers son monocle, les moindres détails de mes arrangements domestiques et froidement disséqué depuis une fenêtre ouverte ce qui me tient tant à cœur, a fini par exprimer sa compassion pour ma solitude et murmuré *sehr anspruchslos* devant mes protestations. (ibid.)

Vivre en solitaire, c'est faire fi des agréments de la sociabilité. Pour beaucoup, c'est impensable. Aussi le choix de la solitude apparaît-il suspect car il s'apparente à une transgression du code du savoir-vivre. Socialement, la solitude n'est admissible qu'imposée par la nécessité, la pauvreté ou l'exil. Choisie, elle étonne et pose problème. En se retirant à Nassenheide, l'impertinente Elizabeth fait un pied de nez à son milieu et à ses relations. Philosophe, elle

commente :

15 mai : le goût pour la compagnie de ses semblables, et la crainte de rester seul, fût-ce pour quelques heures, me sont totalement incompréhensibles. Je suis capable de me distraire toute seule pendant des semaines entières, et je ne m'apercevrais même pas de ma solitude, n'était ce sentiment de paix qui m'envahit. (id. : 54)

Le silence est ainsi une école de vérité où l'homme abandonné à lui-même se mesure à ses propres forces. Réduit à ce tête-à-tête —forcé ou choisi—, le solitaire se trouve livré à ses propres ressources et à ses propres rêves. Pour désirer la solitude, il faut donc être riche d'intériorité et de bonne compagnie à soi-même. Or jouir de soi-même n'est pas donné à tout le monde, c'est même un art qu'il convient de cultiver. Au silence et à la solitude s'allie une forme d'oisiveté qu'Elizabeth meuble par la lecture, la peinture, la poésie ou la simple rêverie :

16 mai : [...] je contemplai mes livres familiers, sûre de pouvoir à mon seul gré lire, rêver ou paresser sans que personne vint troubler ma solitude. (id. : 53)

Chez Elizabeth toutefois silence et solitude marquent un temps de rencontre avec la beauté qu'elle serait volontiers disposée à partager avec d'autres pourvu que ce soit en silence :

16 mai : par des journées vraiment divines, comme celle d'aujourd'hui, il m'est arrivé de souhaiter en partager la beauté. Il a plu cette nuit, et ce ne sont pas seulement les oiseaux qui emplissent inlassablement le jardin de leurs chants, mais toute la végétation - arbres et gazon, buisson de lilas [...] Oh, ces buissons de lilas ! Le jardin tout entier est saturé de leur parfum. [...] Plus que jamais je ressens le besoin d'une âme sœur -comment être assez égoïste pour réserver tant de beauté à sa seule dilection- mais où la trouver ? Autant hurler à la face de la lune. Sans doute le jardin est-il peuplé d'amis -mais ces amis sont muets ! (id. : 55)

C'est sans doute cette impossibilité à partager avec autrui l'émotion ineffable que lui procure son jardin qui conduit Elizabeth à confier ses silences à son seul journal intime. Celui-ci est un écrit muet puisque qu'*a priori* il n'est pas destiné à être publié ni même lu. Il est donc un silence d'écriture, seul témoignage pertinent d'une expérience unique. Au demeurant, les mots peuvent-ils rendre la tessiture des silences ? Le statut de journal intime ou encore d'écrit silencieux confère aux confidences d'Elizabeth toute son authenticité.

5 Nature, solitude et silence : le goût du bonheur

Le mot *beauté* est sans doute le terme qui revient le plus fréquemment dans le journal. Il témoigne du ravissement d'une citadine qui redécouvre les joies méconnues de la campagne. À la griserie de la découverte s'ajoute la jouissance du silence qu'une vie bruyante et factice rendait autrefois impossible. La vitalité de la nature, la vie au grand air jouent également un rôle dans l'équilibre et la santé dont jouit Elizabeth durant son séjour en Poméranie. Les épistoliers du XVII^e siècle tels Mme de Sévigné aux Rochers, La Fontaine chez Fouquet ou encore Guez de Balzac en Charente avaient en leur temps fait des expériences semblables. Les uns et les autres célébrèrent dans leurs correspondances, la beauté des arbres ainsi que le repos et la paix que leurs promenades dans les parcs ou en forêts leur procuraient (Vigouroux, 1972 : 137-138).

Ce ravissement toutefois ne les incita pas à une quête mystique non plus qu'Elizabeth. Comme elle se plaît à le répéter, ses goûts et ses plaisirs sont simples et sa nature ne l'incline pas vers l'ascétisme. Elle cultive au contraire la santé et l'équilibre qu'elle perçoit comme une adaptation à l'environnement et au climat de Nassenheide. Elle applique cette idée à la Nature et n'aime que les fleurs susceptibles d'endurer le climat de Poméranie et de croître au rythme des saisons. Les fleurs délicates, les espèces rares qui requièrent de s'abriter dans une serre ne sont pas de son goût ; comme les hommes, les fleurs doivent apprendre à s'épanouir dans leur milieu si rude soit-il :

10 novembre : [...] car je n'aime pas les plantes qui ne supportent la vie au grand air que trois ou quatre mois par an et exigent qu'on les cajole et drolote tout le reste de l'année. Donnez-moi un jardin plein de force et de santé, capable d'affronter le froid et l'adversité sans fléchir ! Une constitution faible m'a toujours paru priver de toute séduction plantes et femmes. (von Arnim, 2000 : 76)

Voilà qui est dit. Au fil des pages, Elizabeth se révèle directe en accord avec la vie simple qu'elle mène en famille à Nassenheide. Luthérienne de confession, elle se rend au temple, écoute le prêche du dimanche et fréquente le pasteur du village dont la tâche, reconnaît-elle, est ingrate. Ceci étant, son âme n'est ni tourmentée, ni mystique. Peu encline aux lectures religieuses, elle accepte cependant, à la demande du pasteur, de lire une biographie de Luther. Voici ses commentaires intimes à ce propos :

7 décembre : j'ai donc lu du Luther tout l'après-midi. Régulièrement, j'interrompais ma lecture pour me rafraîchir à la vue du jardin et du ciel, et mon cœur s'emplissait de gratitude. Les combats incessants de Luther contre les diables ne laissaient pas de m'étonner, et je me demandais s'il avait jamais connu une journée comme celle-ci, évidemment pleine de grâce et propice à la rémission des péchés. Cela l'aurait rendu indulgent, même envers les diables. Jamais il ne semble s'être laissé aller au simple bonheur de vivre. (id. : 90)

Les allusions à la grâce, à l'indulgence et à la rémission des péchés trahissent le tempérament volontiers moqueur d'Elizabeth tout en soulignant sa parfaite connaissance de la doctrine luthérienne. Pêcheur invétéré, l'homme, selon Luther, ne peut espérer de salut que par la foi. Il reste que tous les tourments de Luther sont étrangers à la nature d'Elizabeth. Ni anxieuse, ni torturée, elle récuse le bien fondé de la souffrance et de la douleur qui mèneraient à la sagesse. Son amour de la vie et la gaîté de ses trois enfants suffisent à lui interdire toute ascèse. Elizabeth cultive le bon sens qu'elle érige en vertu et le valorise chez autrui. Son admiration va à sa voisine, une maîtresse femme qui élève une

nombreuse marmaille blonde et gère une vaste propriété :

3 juin : ma voisine offre le modèle achevé de ce que doit être une dame allemande vivant à la campagne : elle n'est pas seulement fort jolie, mais aussi pleine d'énergie et de bon sens. Levée au point du jour, elle surveille l'alimentation du bétail, le barattage du beurre et le ramassage du lait, règle mille difficultés pendant que la plupart de ses semblables dorment à poings fermés [...]. Et malgré ses innombrables occupations, et ses longues absences, ses enfants sont des modèles de grande santé et de bonne tenue, [...]. Qui oserait prétendre qu'une telle vie est sordide, terne et indigne d'une belle intelligence ? J'affirme qu'à mes yeux, c'est au contraire une vie magnifique, pleine d'activités, qui ne fait aucune place à ces moments de dépression et d'ennui, d'incertitude du lendemain, qui laissent des rides si profondes autour des yeux d'une femme. (id. : 58)

Elizabeth déclare *in petto* qu'elle n'a ni la capacité d'organisation, ni l'énergie nécessaires pour mener une telle vie mais en reconnaît volontiers la valeur et l'utilité. Ces jugements la dépeignent toute entière avec sa franchise à l'emporte-pièce, son ironie mordante et ses contradictions. Tout modèle ayant ses limites, celui de la voisine n'est pas transposable et elle n'envisage pas de l'imiter. Pour sa part, elle a choisi une voie contemplative toute personnelle qui est de l'ordre de l'hédonisme. Elizabeth érige le silence et la beauté, au rang des conditions premières de son bonheur personnel :

14 mai : quel bonheur de vivre en ce jardin avec mes livres, mes bébés, mes oiseaux, et tout le temps d'en jouir ! Mes amies qui habitent en ville me considèrent pourtant comme une recluse, une enterrée vive, Dieu sait quoi encore, et seraient au désespoir de devoir mener pareille vie. Parfois il me semble avoir reçu la grâce particulière d'une propension irrésistible au bonheur. (id. : 42-43)

Il est significatif, de voir en quels termes Elizabeth met en scène ses rapports avec le jardin. Le démonstratif, « ce jardin » apparaît chaque fois qu'Elizabeth entraînée par sa plume veut démontrer le bien fondé de ses choix, en découdre avec ses amies citadines dont elle ne partage plus le mode de vie ou encore avec le jardinier dont les maladroites l'exaspèrent. Le démonstratif est appelé à introduire une distance et une pseudo-neutralité dans un débat qui lui tient particulièrement à cœur. Par contre, lorsque la solitude la laisse en tête-à-tête avec ses fleurs, le jardin devient « mon jardin ». Il ne s'agit nullement d'une revendication terrienne comme pourrait le faire un propriétaire noble mais une marque d'appropriation affective. C'est alors que le jardin redevient vraiment le lieu d'élection et de prédilection de ses retraites silencieuses. Sans être mystique, les retraites au jardin suscitent chez Elizabeth un vocabulaire religieux. *Divin*, *ineffable*, *rédemption*, *éternité*, *grâce*, ou encore *émerveillement* sont des termes récurrents chaque fois qu'elle souhaite consigner la profondeur d'une émotion liée à sa retraite :

11 juillet : l'endroit a le don d'intriguer, semble-t-il. Il doit y avoir quelque excitation à séjourner à l'écart du monde, car mes visiteurs semblent s'émerveiller à chaque instant du simple fait de se trouver ici. (id. : 68)

Elle n'hésite pas non plus à parler du *bon air du Bon Dieu* (id. : 76) qui fait pousser mille fleurs, à évoquer pour les bébés d'avril, de mai et de juin, le Paradis et le péché commis par Adam et Eve quitte à conclure :

Si Eve avait disposé d'une bêche au Paradis et avait pu s'en servir, cette malheureuse affaire de pomme et de serpent n'aurait jamais eu lieu. (id. : 42)

C'est encore au cours de ses retraites interrompues par la venue des enfants qu'elle évoque l'existence de *Lieber Gott*, du *Himmel*, du déluge avec Noé ou qu'elle doit encore de façon plus

saugrenue statuer sur les vêtements des anges :

11 juillet : mieux vaut ne pas s'appesantir sur les questions qui touchaient à la nature exacte de lieber Gott. Heureusement, elle est vite revenue à nos chers anges :

Qu'est-ce-qu'ils ont comme habits ? a-t-elle demandé en son babil anglo-allemand.

- Eh bien, tu les as vus sur les images, ai-je répondu. Ils portent de longues robes, très belles et de grandes ailes blanches.

- Des plumes ?

- Je pense que oui -et de longues robes toutes blanches et très belles.

- C'est des filles alors ?

- Des filles ? oui...enfin oui.

- Les garçons y vont pas au *Himmel* ?

- Si, quand ils sont gentils,

- Ils ont quoi comme habits ?

- Eh bien les mêmes que les autres anges sans doute.

- Des robes ? (sic)

Et elle se mit à rire [...] « Qu'elle est drôle ma maman ! » s'est-elle écriée toute en joie. (id. : 68)

Embellie par les fleurs, agrémentée par les jeux d'ombre et de lumière, égayée par le babil des enfants, la retraite d'Elizabeth prend des allures de Paradis enchanté où la Nature appréhendée comme souverain bien s'offre à la jouissance du regard. Son bonheur préside à une philosophie de vie qui fait sienne les richesses du silence. Placé au centre de sa quête, il est un mode d'existence qui tient d'une plénitude de l'être. Ce faisant, il dicte une nouvelle perception du monde qui, en démultipliant l'acuité des perceptions visuelles et auditives, rend la beauté visible et intelligible. Action de grâce, le silence sanctifie le jardin et illumine la vie d'Elizabeth qui, aquarelliste à ses heures, découvre à Nassenheide, une dimension esthétique inconnue ailleurs.

6 Conclusion

Elizabeth est-elle une solitaire ? Si nous entendons le terme dans le sens usité par le XVII^e siècle qui l'appliquait en particulier aux Messieurs de Port-Royal qui se retiraient « au désert » pour mieux méditer en Dieu, la réponse est négative. La retraite d'Elizabeth fait partie de la demeure familiale et reste accessible à tous ; par ailleurs, sa quête de silence n'est jamais absolue et se trouve fréquemment interrompue par la venue des hôtes de passage. Choisie volontairement, la retraite à Nassenheide n'est pas un rejet catégorique du monde mais une simple mise à distance momentanée, d'ailleurs. Intermittente, cette retraite est de l'ordre de l'esthétisme et de l'hédonisme même si le religieux affleure de temps à autre. Elizabeth privilégie la recherche d'un bonheur personnel qui lui permet de se retrouver (Vigouroux, 1972 : 149). Dotée d'un égoïsme rarement pris en défaut, sa méditation se centre sur une reconquête d'elle-même. Ces retrouvailles président à une liberté de pensée et à un art de vivre qui nourrissent son inspiration.

BIBLIOGRAPHIE

- FORSTER, E.M. (1989) "The provost of King's college", Oxford, 1959. Texte repris en introduction dans l'édition de SALVY (2000), pour la traduction française de 1989. Elle figure également dans les éditions 10/18.
- DE SMEDT, Marc (1986) *Éloge du silence*. Paris, Albin Michel.
- VIGOUROUX, Monique (1972) *Le thème de la retraite et la solitude chez quelques épistoliers du XVII^e siècle*. Paris, collection de l'École Normale supérieure de Jeunes Filles, Librairie Nizet.
- VON ARNIM, Elizabeth (2000) *Elizabeth et son jardin allemand*. Paris, Éditions 10/18.
- VON ARNIM, Liebet (1958) *Elizabeth of the German Garden*. Londres, Heinemann.